



PRESSE ÉCRITE

Le Figaro littéraire, nov. 2010
par F. D.

C'est un visage apaisé d'Istanbul que donne à voir la photographe Catherine Izzo dans ce livre qui peut également faire office de guide hors des sentiers battus. La ville se dévoile, pudique, dans une palette nuancée de gris. L'artiste, qui célèbre l'ombre et tamise la lumière, porte le même soin à photographier la belle mosquée que les simples noms calligraphiés sur les sonnettes d'immeuble. Cette promenade en images est complétée par le journal que Catherine Izzo a rapporté de ses différents séjours dans la grande cité turque. Elle mêle agréablement une connaissance intime de la cité à un savoir pulsé dans les livres. Un beau travail d'édition signé par une petite maison du Sud : Le Bec en l'air.

Télérama, avril 2011
« Catherine Izzo »
par Gilles Rof

Ses photos – en noir et blanc – racontent le monde... mais surtout parlent beaucoup d'elle. Par leurs cadrages inattendus, le choix de ce qu'elles montrent, leur ambiance poétique et légèrement désenchantée, les images de Catherine Izzo témoignent avant tout de sa façon de voir, de son parcours, personnel. Qu'elle photographie Marseille, où elle est basée, ou

d'autres rivages, comme ceux d'Istanbul, elle sait capter l'intime, ce qui l'attache aux lieux qu'elle arpente. Son compagnonnage avec la métropole turque, vieux de dix ans, s'est traduit par un beau livre publié en 2010 aux éditions Le Bec en l'air, *Istanbul. Carnets curieux*. Cette exposition au cinéma l'Alhambra, dans le cadre de l'événement Istanbul à facettes, en est un prolongement logique. Mais les images, présentées en très petits formats, demandent une attention soutenue. Et privées des textes qui habitent le livre, elles ont du mal à vous emporter réellement.

| **L'Amour des livres**

L'Istanbul de Catherine Izzo est noir, vivant et blanc. Les flous de bougé rappellent une ville à l'agitation incessante, les clairs-obscurs semblent nous inviter à découvrir les mystères et secrets des lieux où elle nous entraîne. Après nous avoir livré son écriture photographique, elle prend la plume pour nous raconter son Istanbul. Rencontres et poésie, omniprésence de l'eau avec le Bosphore qui sépare les continents, pour une plongée dans la culture, les bruits et les odeurs stambouliotes.

| **Le Choix des libraires, oct. 2010**
par Bénédicte Férot

Voyager – aller à la rencontre des hommes, des lieux de vie – tel est l'invitation proposée par Catherine Izzo dans « son » *Istanbul. Carnets curieux*. « Son », car l'écriture photographique et littéraire est empreinte de son regard touchant, sensible des petits riens d'un quotidien qu'elle vit et partage dans un pays aux multiples frontières et au cœur de deux continents. Votre voyage est tout proche... Approchez-vous... tournez la première page... vous ne pouvez que vous envoler...

| **Zibeline, janvier 2011,**
« Incitation au voyage »
par Fred Robert

Pour commencer, plus de 100 pages de photos noir et blanc sans titres (ceux-ci sont précisés à la fin de l'ouvrage). Des vues d'ensemble ou de détails, insolites, poétiques. Peu de repères connus, on est loin des guides touristiques habituels et de leur polychromie agressive. Loin aussi des itinéraires obligés. Car d'Istanbul, qu'elle connaît bien, Catherine Izzo a voulu donner sa vi-

sion, intime et vagabonde. Après l'album photographique, ces *Carnets curieux* retracent donc une série de promenades, tout en sensations et impressions, témoignages subtils de l'« état singulier » de la narratrice dans cette ville où elle « vient et revient encore », où elle reste étrangère et pourtant se sent chez elle. Florilège d'errances volontaires dans une cité dont elle consigne mutations et invariants, se perdant à loisir hors des sentiers battus, à la recherche du puits profond de cette ville insaisissable. Rien à voir donc avec un quelconque « Istanbul en x jours » ; il s'agit plutôt d'inviter le lecteur-voyageur à découvrir la capitale culturelle turque autrement, d'en souligner la complexité et de relativiser certaines images, celle de l'islamisation de la Turquie par exemple. Catherine Izzo rend ainsi hommage à la ville et à ses habitants, amis ou inconnus, dont elle vante « l'accueil fabuleux » et l'esprit ouvert. « Quelques clefs sur la Turquie » et un glossaire complètent cet élégant carnet de carton gris, qu'on pourra aisément glisser dans son bagage. Ou juste lire, pour rêver...

| **La Provence, juin 2010**
« L'Istanbul secret de Catherine Izzo »
par Delphine Nerbollier

C'est à travers la douceur et la nostalgie de ses yeux bleu-gris que Catherine Izzo observe Istanbul. Cette mégalopole installée sur les rives de deux continents, bordée par deux mers – la mer Noire et la mer de Marmara – traversée par le Bosphore et la Corne d'Or, compte près de 15 millions d'habitants. Pourtant dans les photos de Catherine Izzo, la foule et le chaos apparaissent peu car au lieu de nous plonger dans la multitude, cette photographe, originaire du Nord mais installée depuis plus de dix ans à Marseille, nous dévoile les détails qui l'ont frappée au cours de ses déambulations stambouliotes : fontaines ottomanes, verres de thé oubliés sur le rebord d'un mur, sandales de bois abandonnées sur les marches d'un hammam... « Je suis immédiatement tombée amoureuse de cette ville », explique cette jeune femme, longiligne et fine, qui a découvert Istanbul il y a 10 ans, peu après la disparition de son époux, le romancier marseillais Jean-Claude Izzo.

« Cela peut ressembler à un cliché, mais j'aime la succession des civilisations, le mélange entre bouillonnement et endroits paisibles où l'on peut se retirer de l'agitation. J'adore aller dans les petits jardins de thé puis m'asseoir sur une tombe avant de repartir dans la foule. »

La nostalgie que dégage Istanbul est mise en exergue par le choix de photographier en noir et blanc mais aussi par la taille des clichés.

«Les miniatures correspondent à ce que je suis, explique pudiquement Catherine Izzo. Je suis réservée et timide. Je ne veux pas agresser les gens avec des grands formats même si je fais des progrès ! Je veux qu'une intimité se crée entre eux et l'image.» Cette intimité, que Catherine Izzo dit commencer à apprivoiser, marque indiscutablement son travail.

«La première fois que je suis venue à Istanbul, j'étais intimidée, d'où les natures mortes et les détails. Ensuite mon regard s'est élargi. J'ai commencé à photographier quelques personnes, de dos, jamais de face ».

Cette pudeur n'altère toutefois en rien la beauté du regard que pose depuis 10 ans cette photographe sur cette ville. Au contraire, dans la série de 63 miniatures qui ont été exposées jusqu'à cette semaine à l'Institut français d'Istanbul, dans le cadre d'une exposition sur Marseille et Istanbul, chacun peut retrouver des scènes vécues personnellement : une traversée en bateau embrumée entre les rives asiatique et européenne, la rencontre d'enfants jouant seuls dans de petites ruelles.

L'exposition terminée, Catherine Izzo se lancera dans la promotion d'un ouvrage – *Istanbul. Carnets curieux*, aux éditions Le Bec en l'air – mêlant photos, textes et aquarelles.

**La Marseillaise, déc. 2010,
« Le charme stambouliote »
par Claudine Galea**

Une rafale d'images en noir et blanc, cadrées serrées, balayées de vent, de brume, de nuit. Les photographies que Catherine Izzo fait à Istanbul suspendent le temps et l'histoire. Les rues, les mosquées, les places et même les boîtes de nuit sont désertes. Pourquoi, alors, entend-on les pas de la foule dans les ruelles de traviole, les joueurs de Ney dans les cafés ? Pourquoi imagine-t-on des épopées intimes, de sombres ou chatoyants destins, pourquoi voit-on des princes et des mendiants ? Pourquoi l'humanité dans sa diversité tisse une trame invisible sur ces images aux gris doux et opaques ?

Avant même de lire les carnets de voyage que l'auteure a tenus au cours de ses différents séjours, sa brassée d'images fait bruire une foule invisible. Catherine Izzo prélève des fragments, des traces, des états, tels ces verres à thé avec leur cuillère

oubliés sur le rebord d'un pilastre.

Les stambouliotes n'apparaissent que fugitivement sur ses images, mais les traces de la vie sont partout présentes, dans une ville populaire, dont le patrimoine aux splendeurs usées par les siècles le dispute à l'éternelle majesté du Bosphore.

Istanbul, c'est le contraire d'une Prague ou d'une Vienne. Pas relookée, la ville offre des couches d'histoires, des non-dits, des secrets, des légendes, des contes. Chez Catherine Izzo, la ville chuchote, la rumeur enfle, la voix berce. Évitant la célébration du patrimoine comme la modernité passe-partout, la photographe saisit ce qui ne se raconte pas.

L'errance dans une ville-labyrinthe, qui dit aussi la situation géopolitique d'un pays aux sept frontières – Bulgarie, Syrie, Grèce, Iran, Irak, Arménie, Géorgie –, et autant de langues. Les images de Catherine Izzo dessinent un parcours fiévreux dans la ville, accentuent la sensation d'un monde en mouvement, pris entre instabilité et flânerie. Au portfolio, succèdent les journaux de voyage. Instantanés là encore, mais entièrement tournés vers les habitants d'Istanbul, leurs activités, leur hospitalité, leur sens de l'oisiveté et de l'art de vivre que la musique, les jeux, la nourriture, le thé déclinent divinement.



Catherine Izzo séjourne régulièrement à Istanbul, l'envoûtement que cette ville exerce sur elle est sensible. C'est la magie des lieux qui ne se donnent jamais complètement, ceux où la mélancolie propre au voyage peut s'exercer sans limites.

Tout voyage permet un retour sur soi, alors même que l'attention se centre sur les autres. Ce décentrement dit quelque chose de la personne, de son tempérament. Au fil des déambulations de Catherine Izzo, on partage ses interrogations, ses inquiétudes, sa confiance. Les questions politiques et religieuses mises en avant de ce côté-ci de l'Europe paraissent à-la fois plus complexes et moins verrouillées. « Istanbul mélange tous les genres », précise-t-elle. La diversité et la coexistence des modes de vie semblent, pour l'instant, une richesse sans exclusive. À l'inverse, les bouleversements architecturaux sur les rives du Bosphore respecteront-ils la mixité des styles qui font la singularité de cette ville ? Les paysages qui entourent la capitale, le grand Istanbul, ont été ravagés par les constructions des urbanistes. Tous les prosélytisme sont ignobles.

Carnets curieux dit l'hybridation de deux mondes, Asie et Europe. Lorsqu'on referme le livre, un double sentiment de plénitude et de fragilité nous habite. Celui d'un équilibre à maintenir pour que le charme d'un univers unique ne se rompe pas.

Les éditions Le Bec en l'air ont une nouvelle fois réussi l'édition d'un livre qui synthétise l'ouvrage d'art et le guide pour voyageurs indépendants.

Repères historiques, glossaire, bibliographie complètent cette immersion dans la ville aux sept collines et aux trois mers.

Babel Med, avril 2011,
« Istanbul sans fin »
par Philippe Parizot

Comment percer le mystère des liens qui nous attachent à certains lieux ? Cette question, qui scande discrètement ces carnets de voyage, Catherine Izzo y répond en emmenant le lecteur avec elle courir sans fin les rues et les rives d'Istanbul, à pied, en tramway, en taxi, ou en vaporetto, jusqu'à incorporer les saveurs, les humeurs, les couleurs, les temps et les contre temps de cette ville protéiforme où passé et présent, à l'image de la langue turque, s'agglutinent. Catherine Izzo n'est pas, loin s'en faut, la première à écrire sur Istanbul. Son livre, publié dans une belle édition, s'inscrit sans doute en partie dans la continuité d'un genre éprouvé : celui de la littérature

orientaliste. Mais parce qu'elle se situe dans un entre-deux identitaire, temporel, et territorial, ou, pour paraphraser Jean Grenier, parce qu'elle n'est pas tout à fait d'un bord, l'auteure des *Carnets curieux* ne se laisse ni emprisonner par les « clichés » qui composent nos représentations communes d'Istanbul, ni par une dérive trop hasardeuse qui la détournerait de la nécessité d'un « juste chemin ». C'est peut-être la raison pour laquelle, entre noir et blanc, d'innombrables variations de gris imprègnent chaque page de cet ouvrage, à commencer par sa couverture.

De ces tours et détours – qui dessinent en pointillés des sortes d'arabesques ou des entrelacs de lignes brisées, comme le suggère l'image du parvis d'Aya Sofya – dans le dédale stambouliote, émerge non pas une vision panoramique haut perchée, mais un kaléidoscope d'instantanés saisis aux rythmes ondoyants du voyage, à hauteur d'homme. Une approche de la ville qui donne à penser à *L'Autre Venise* de Pedrag Matvejevitich, à *Marseille sans soleil* de Paul Carpita, aux photographies de la mer Noire de Klavdij Sluban et à bien d'autres associations encore.

Au final, il serait vain de vouloir constituer une perception globale et définitive d'Istanbul à partir de cette combinaison d'images et de textes montés séparément pour s'imprimer dans la mémoire et inciter le lecteur à composer lui-même à l'infini son propre voyage. Aux côtés de Catherine Izzo, il convient donc de se faire flâneur. Un flâneur à la fois nostalgique des souvenirs détruits par les incessantes transformations urbaines et en même temps joyeux de constater que les arbres toujours fleurissent. Un flâneur révolté par le bétonnage et apaisé par la présence silencieuse d'une tortue immémoriale. Un flâneur non dénué d'humour qui se plaît à observer Istanbul à travers la vitre d'un vaporetto ou d'un tramway, sans doute parce que « ce qu'on peut voir au soleil est toujours moins intéressant que ce qui se passe derrière un vitre ».

Ainsi, en rassemblant poétiquement ces petits morceaux d'éternité, les *Carnets curieux* nous enseignent-ils, en plus d'une manière singulière de porter un regard sur le monde, un véritable art d'aimer.

Med'in Marseille, nov. 2010
« Curieuse Istanbul, dans les petits carnets curieux de Catherine Izzo »
par Anne-Aurélien Moreil

Dix ans que la photographe marseillaise arpente les rues de la capitale économique turque. De ces balades intimistes, elle a

tiré un ouvrage couplant images en noir et blanc et textes poétiques. Dans Istanbul, carnets curieux, Catherine Izzo ouvre les portes d'une ville loin des clichés et préjugés qui courent sur elle en Europe, en France, à Marseille.

Istanbul comme vous ne l'avez peut-être jamais vue. Pour y avoir séjourné à de nombreuses reprises, Catherine Izzo connaît bien la principale ville turque. Photographe installée à Marseille, son livre *Istanbul. Carnets curieux* vient de paraître. Curieuse des curiosités de la « Cité des trois empires », elle a souhaité donner à voir une Istanbul à mille lieux des stéréotypes culturels, religieux, touristiques dont on l'affuble volontiers. Quatre-vingt-dix instantanés en noir et blanc ouvrent la marche, sur papier épais. Viennent sur papier bible des textes doux et colorés, pénétrants et dérochés.

Cette œuvre raconte « une longue histoire, un cheminement de dix ans ». Depuis ses premiers pas dans la capitale économique de Turquie en 2000, Catherine Izzo fige sur pellicule une Istanbul intime, secrète. Prend des notes en style télégraphique, chaque soir en rentrant à son hôtel ; écrit ce qu'elle mange, retrace son cheminement de la journée, relate des anecdotes. Mais ce n'est qu'en 2006 qu'elle commence à ressortir ses carnets, puis à les remettre au propre sur son ordinateur. « Je ne sais pas ce qu'il m'a pris. Je me suis laissée aller à l'écriture, les mots sont devenus des phrases, et petit à petit des chapitres. Je reformais mes itinéraires, faisais une petite aquarelle... ». Au final, Catherine Izzo se trouve avec un manuscrit entre les mains. Assaillie par le doute, elle le présente à quelques amis sûrs, qui l'encouragent, la soutiennent, la critiquent. L'un d'eux la convainc de le faire éditer. À sa vue, Fabienne Pavia de la maison d'édition Le Bec en l'air dit simplement « on y va ». S'ensuivent quelques nuits blanches pour Catherine, pour la première fois « solitaire » dans la conception d'un livre : confiante en ce qui concerne les photos – ayant des projets d'exposition – la qualité de son travail d'écriture lui vaut quelques angoisses.

Hors des sentiers battus

Injustifiées les angoisses. La publication reliée en main, confère à son détenteur le sentiment de posséder un objet rare, précieux. Les photos exhalent un parfum à la fois suranné et frais, pour l'étranger à la ville qui enjambe deux continents. Flous, doux, graphiques, magiques, les clichés jouent de clairs-obscur captivants, déclinant à l'infini les tons de gris. Catherine

Izzo choisi sciemment le noir et blanc, « pour ne pas imposer » une vue au spectateur mais « faire qu'il entre dans l'image, se perde, aille chercher des petites choses qu'on ne verrait pas autrement ». L'important pour elle réside dans « le détail, la trace de l'être humain, plutôt qu'une affirmation nette. L'envie de raconter une histoire ». Ses paysages, elle les préfère sous la pluie, la bruine, la brume. Un moyen de communiquer sa « passion amoureuse » de la ville. L'été et « sa lumière dure, trouble « du fait de la pollution ne convient pas à la vision sensible et personnelle qu'elle porte sur Istanbul la secrète. Le texte, qui « n'illustre pas les photos et inversement », Catherine l'a tissé du même fil. Et l'on navigue involontairement entre les mots et les photos. « Je montre une Istanbul hors des sentiers battus », explique de sa voix veloutée la photographe. Au fil des pages, construites autour d'itinéraires retracés à l'aquarelle, le regard embrasse un quotidien qu'ignorent les touristes, passagers du temps. À la fin de l'ouvrage se trouvent « quelques clefs sur la Turquie », sorte de mise au point sur ce qu'est vraiment cette jeune république. « Je voulais parler de ce pays, qui je trouve est malmené en France et en Europe. Il y a beaucoup de bêtises de dites, beaucoup de malentendus », confie Catherine Izzo. En Turquie, seul État européen avec la France à avoir inscrit la laïcité dans sa constitution, on peut par exemple entrer librement dans les mosquées. Architectures orientales et occidentales se vouvoient de part et d'autre du détroit du Bosphore, de la mer Noire à Marmara. Ainsi « les immeubles Art nouveau, plus nombreux ici qu'à Bruxelles – mais le sait-on assez ? » et « la gare de la rive asiatique d'architecture européenne et celle de la rive européenne d'inspiration orientale ».

Istanbul se livre à qui sait la regarder. Une vision toute personnelle qui a fait son chemin dans les cœurs stambouliotes. Les photos de Catherine Izzo ont en effet fait l'objet d'une exposition, à Izmir et Istanbul (mais également à Tanger au Maroc). Et les échos qu'elle en a eus lors du vernissage confirment cette impression. « On n'a jamais vu notre ville comme ça », lui ont assuré les citadins, étonnés par les tous petits formats photographiques, tirés par Catherine elle-même, dans le labo qu'elle a aménagé chez elle.

L'image et les livres comme trame d'une vie
Ce rapport à l'image a toujours fait partie du vécu de la Marseillaise d'adoption. Née dans le Nord-Pas-de-Calais, où elle a passé sa jeunesse, elle doit à ses parents

médecins sa passion picturale, baignée par le cinéma et la peinture. Eux qui lui ont offert à 14 ans son premier appareil photo, drôle de jouet de plastique. Aujourd'hui, son « vieux Nikon un peu pourri » et un boîtier Leica ne la quittent pas. Elle déclenche quand bon lui semble, avec lenteur sans jamais mitrailler.

Entourée de livres dès l'enfance, elle étudie la littérature, devient libraire dans ce qui fût la plus grande librairie d'Europe, *Le Furet* à Lille. Puis, concours de conservateur de bibliothèque en poche, elle sera chargée de projets culturels auprès de collectivités locales, sous la tutelle de Jack Lang, alors ministre de la Culture.

Ce n'est que des années plus tard, en 1998, qu'elle fera de la photographie son unique métier poussée par son mari. Jean-Claude Izzo, célèbre romancier marseillais, elle l'a

connu dans sa « prime jeunesse », pour le retrouver bien plus tard, et finalement le suivre dans le Sud. Peut-être était-il « derrière » elle, penché sur son épaule lors de l'écriture de son livre, pour l'inciter à aller au bout de sa ferveur stambouliote. Istanbul, « je reviendrai ».

PRESSE PHOTO

Réponses photo, janvier 2011
« Istanbul en douceur »
par JCB

Catherine Izzo sait traduire en texte et en images son approche douce et subtile d'Istanbul. Un livre d'équilibriste qui sonne juste, loin des clichés du genre. (Note : 5/5)

